

# *Libretto*



CHARLES LE GOFFIC

MORGANE  
LA SIRÈNE

roman

*Libretto*

© Libella, Paris, 2017.

ISBN : 978-2-36914-390-1

Charles Le Goffic est né à Lannion en 1863. Poète, romancier et critique littéraire, son œuvre tout entière célèbre la Bretagne. Il fut enseignant, puis, en 1886, il fonda avec Maurice Barrès et Raymond de La Tailhède la revue littéraire *Les Chroniques*. Il est élu membre de l'Académie française en 1930. Il s'éteint en 1932.



*À la mémoire de mon neveu George Mauger,  
lieutenant de vaisseau.*

*À sa chère femme, Anna Mauger,  
née Le Goffic.*





PREMIÈRE PARTIE  
LE JOURNAL D'ANNETTE



Rûn-Rouz, 25-30 mars 189.

Na peuz ke gwelet, pesketour,  
Morgan Ker-Ys, e bord ann dour,  
O kriba he bleo melen aour<sup>1</sup>?

C'est un charroi de goémons qui passe, trois montagnes ambulantes d'herbes rousses et gluantes d'où pendent de longs rubans tuyautés comme des guimpes, de fines lanières élastiques d'oscillariées soudain déroulées comme des *lazzos* – et le chef du convoi, à l'avant, qui chante en mineur sous la pluie... Morgane, Ker-Ys, une obsession... une obsession à croire que ce pays-ci s'est endormi avec Arthur et qu'il n'est pas encore bien réveillé.

Qu'est-ce que c'était au juste que cette Morgane dont je n'ai jamais entendu parler ailleurs et qui hante le cerveau de tous ces pauvres gens?

Certains la font sœur d'Arthur, roi des deux Breagnes, et d'autres filles de Gradlon, roi de Cornouaille. Mais tous s'accordent à la donner pour une habitante de la mer, une sirène, la fée mauvaise de l'orage et du vent, et son apparition pour un présage de mort.

Peut-être ce nom de Morgane, qui signifie «née de la mer»,

1. «N'as-tu pas vu, pêcheur, la Morgane d'Ys peignant au bord de l'eau ses cheveux jaunes comme l'or?» (Chanson populaire.)

ou qui chante ou qui brille sur la mer, est-il un nom générique. La mythologie bretonne fut toujours un peu flottante ; il ne s'est point trouvé d'Hésiode pour la codifier, et les explications varient d'une paroisse à l'autre. Ces sirènes ou morganes éclosent tous les sept ans sur les eaux, et plus communément le dimanche de Pâques, au moment de l'élévation. Sève du vieil océan, elles circulent le reste du temps par les chenaux des villes sous-marines, Ys, Tolente, Occismor, Lexobie, qui, elles aussi, à certains jours, remontent sur les eaux, mais que la malédiction divine y précipite après un instant... Il n'y a qu'en Bretagne, en l'an de grâce 189., qu'on croit encore aux sirènes...

La dernière charrette se perd au tournant des Coz-Stankou ; on n'entend plus que la grosse clarine pendue au col du cheval de trait et qui tinte comme une cloche de procession, par coups espacés. Quelle heure est-il ? Sept heures, huit heures ? *Quién sabe*, comme disent les muletiers espagnols. On vit hors du temps en Bretagne. J'ai porté ma table de travail devant la fenêtre et je capte de là tout le paysage. Il est un peu confus, ce matin, à cause du gros vent et des averses. Heureusement j'ai pour moi de bons yeux et l'accoutumance : c'est un ciel et une mer décolorés, de grands mulons bruns, pareils à des huttes de sauvages, et qui sont de la « lande » nouvellement coupée, fagotée et mise en tas, quelques carrés d'or frémissant, là où cette même lande fait encore tapis sur le sol, du sable, des rochers, le moulin et le chaume des « Lissillour pauvres »...

On distingue ici les deux branches des Lissillour, dont les fermes sont voisines, par cette épithète de « pauvres » infligée à la branche cadette, tandis qu'on dit pour l'aînée : les Lissillour tout court...

Le vent est du sud-ouest, froid cependant et à grands souffles pressés qui balaient la pluie par trombes. Un tel vacarme qu'on n'entend pas la mer ! Et cela dure depuis trois

jours, avec une courte trêve, hier au soir, où brusquement le soleil a tout bu pour faire une superbe descente, majestueuse, royale, louis-quatorzième, comme il sied, derrière la colline de Bringuiller. Après quoi, le vent a repris et, par bouffées, la pluie... Je consulte mon calendrier : l'équinoxe de mars.

Trois mois déjà que nous avons dit adieu à notre petit hôtel du boulevard Malesherbes ! Trois mois que nous avons cessé nos confidences, mon pauvre journal ! Et que de choses, de dures choses, pendant ces trois mois ! Papa mort, notre famille ruinée, mon mariage rompu...

Personnellement je me consolerais bien de coiffer sainte Catherine, et même, n'était maman, de n'avoir plus que le strict nécessaire pour vivre. Mais mon père, mon père !... Ah ! l'affreux engrenage que cette Bourse pour broyer des cerveaux aussi robustes, des cœurs trempés comme le sien ! Nous étions à cent lieues de la pensée d'une catastrophe. Papa ne parlait jamais affaires devant nous. Il nous dérobaient toutes ses préoccupations ; il ne laissait voir que le bon sourire de ses yeux caressants. C'était, chaque jour, quelque attention nouvelle, un bracelet, des boucles d'oreilles pour moi, une tabatière, un éventail, quelque joli pastel de De La Tour ou de Boucher pour maman, qui avait la passion des bibelots de l'autre siècle... Je me souviens encore comme il fut heureux, à Pâques dernier, quand il lui apporta un œuf, un œuf véritable de poule, historié par Lancret pour Madame Victoire, fille du roi Louis XV. Le pareil, peint par Watteau, est au musée de Versailles. Il ne voulut jamais nous dire où il avait déniché celui-ci ni combien il l'avait payé. Un prix fou, sans doute, puisque, à la vente de notre mobilier, l'enchère passa 8 000 francs. Mais il ne comptait point, dès qu'il s'agissait d'éveiller un sourire sur les lèvres pâles de maman...

Puis, un soir, la débâcle...

Cette fois, quoi qu'il en eût, il ne pouvait composer son visage, cacher sa pâleur et sa fièvre. Heureusement mère avait la tête ailleurs. Il vit que je l'observais et, me poussant dans un coin, très bas :

– Tu as deviné, n'est-ce pas ? Nous sommes ruinés... Le krach de l'Union nationale me coûte huit millions, toute notre fortune... J'étais engagé à fond dans l'affaire qui se présentait magnifiquement... Un consortium financier hors de pair... les noms les plus honorables de la droite... C'est à n'y rien comprendre... Seulement, je t'en supplie, à cause d'elle – et il montrait maman, étendue sur sa chaise longue, et qui semblait indifférente à tout –, observe-toi, ne fais rien paraître... Il me reste encore une chance de m'en tirer, oh ! bien faible... N'importe !... J'aime mieux attendre avant de lui parler... Il sera toujours temps après – et, comme je lui tenais les mains et que je les serrais silencieusement : Ah ! me dit-il, en se laissant aller contre la cloison, je sens que je n'y résisterai pas...

On annonça le dîner et, par un miracle de volonté, papa se retrouva debout, puis, avec cette sorte de religion affectueuse qu'il mettait dans tous ses rapports avec ma mère, il s'approcha de sa chaise et lui offrit le bras pour passer à table. Elle n'avait rien vu. Papa essayait de soutenir la conversation. Mais moi, j'avais beau faire, je ne pouvais lever le nez de mon assiette.

Justement, nous étions de bal, ce soir-là, chez les Hugenheim. Mon fiancé (comme ce nom sonne drôlement en moi à distance !) devait s'y trouver avec Mme Dussaussoy, sa mère – ma future belle-mère ! C'était entendu. Il était venu la veille à la maison et il m'avait fait promettre de ne pas lui faire faux bond, comme j'en avais bien envie, n'aimant guère, par instinct, ce monde de la finance, le plus fourbe et le plus

féroce qu'il y ait : jusqu'aux sourires, dans ce monde-là, qui ont l'air d'avoir faim de vous. Tas d'anthropophages !... Au milieu de tout, je songe au bal des Hugenheim, et me voilà toute drôle à la pensée de m'y rencontrer avec Louis, qui, sans doute, ne savait rien encore. Mais quand il saurait ! Évidemment il ne m'avait pas choisie seulement pour ma dot : je ne suis pas trop mal sur jambes, sans fausse modestie, je sais m'habiller et j'ai un visage qui ne fait pas peur au miroir. Tout de même le respectable montant de cette dot entraine peut-être pour quelque chose dans son choix. Et, en tout cas, il ne laissait point indifférente madame sa mère, qu'on savait femme de tête, intéressée et assez peu sentimentale. C'était même ce qui m'avait toujours un peu... comment dirai-je?... chiffonnée, ce côté beau-maternel de l'affaire...

Il y a quelqu'un qui m'aurait bien sortie d'incertitude, s'il y avait mis quelque tact et le plus petit grain de bonne volonté... Mais ce quelqu'un-là, qu'il le fit exprès ou non, évitait avec un soin rare toutes les occasions qui s'offraient de nous rencontrer. Ouais ! ce n'est pas un marin pour rire que mon cousin Georges Léizour ! Il aime tant son métier qu'il en oublie les plus élémentaires convenances !... Bref, j'avais pris Louis Dussaussoy, entre pas mal d'autres prétendants, pour des raisons... de raison.

D'abord c'était le préféré de papa : « Et tu seras heureuse avec lui ; c'est une nature sans complications, comme il en faut dans le mariage, ce qui ne veut pas dire qu'il soit un sot... Et il est de bonne famille... Et c'est un jeune homme rangé (oh ! ça, papa y tenait... Il lui fallait un jeune homme rangé... Rangé de quoi. Seigneur ? Papa ne me l'a jamais dit...)... Docteur en droit... attaché de cabinet... demain auditeur au Conseil d'État... » Et patati... et patata...

Je tiens de papa, moi, je ne suis pas romanesque pour deux sous. Louis non plus, d'ailleurs... Par exemple, il me l'a fait bien voir... Puis, soyons juste, il n'était pas trop désagréable

de physique, l'air un peu gnganngan sans doute, blond, la moustache fine, le pli du pantalon impeccable, avec cela une conversation suffisante – l'argot du monde! – et des goûts assez neutres, comme je les voulais. Seulement, dame! un vrai petit garçon dès que sa mère l'avait sous l'œil. Vrai, il était encore en lisières... Je trouve ce sentiment-là parfait, moi. Le respect filial, c'est un des commandements du Décalogue. Mais, enfin, il y a des bornes à tout... Et, dès que sa mère est là, ne plus trouver réponse à ce qu'on vous dit, avoir toujours l'air de prendre le vent, et rougir et pâlir et trembler, comme si l'on avait encore des brassières, c'est un peu fort pour un homme de vingt-six ans!

Papa prétendait bien que cette timidité excessive ne pouvait que paraître à mon avantage et qu'il n'était pas qu'avec un peu d'adresse je ne fisse tourner le vent de mon côté: «Quel mari obéissant tu auras là!» Je n'en demandais pas tant et j'aurais préféré, chez un homme, plus d'initiative, un air moins moutonnier, quitte à me mordre les doigts après, n'importe... Mme Dussaussoy se montrait d'ailleurs on ne peut plus charmante, et ce projet de mariage était pour le moins son œuvre autant que celle de papa. Nous n'avions fait que le geste, Louis et moi...

Mme Dussaussoy avait de grandes dents, un long nez qui frémissait sans cesse, des yeux aigus, et quelque chose de masculin et de décidé qui paraissait au ton péremptoire de sa conversation. Elle était la veuve d'un ancien officier ministériel de Melun qui avait quitté sa charge après fortune faite et avait coulé le restant de ses jours à tourner ses pouces par manière d'occupation. Comme il n'avait jamais eu de pensée qu'à ses registres et à ses actes et que son horizon de vie, étroitement circonscrit par Mme Dussaussoy, qui lui était une façon d'égérie notariale, ne s'était jamais étendu plus loin qu'à recevoir ses clients, à chercher un emploi de leurs fonds et à donner des signatures à son premier clerc, il arriva



que ses loisirs lui pesèrent plus que n'avaient jamais fait les affaires et qu'il ne sut comment remplir le vide effroyable de ses jours.

– Ma bonne, disait-il quelquefois à sa femme, vous n'auriez jamais dû me forcer à quitter ma charge. Je calcule qu'à cette heure, et avec l'aide de Dieu et vos conseils, elle nous eût rapporté cent trente mille écus de surplus.

Il se pouvait bien, mais Mme Dussaussoy n'était point qu'épouse et savait quels devoirs incombaient à la mère. Comme il fallait que son fils achevât ses études à Paris et que, pour rien au monde, elle n'eût consenti à lui lâcher la bride sur le cou, elle préféra liquider une situation, d'ailleurs fort belle, et garder barre sur le jeune homme. D'esprit intrigant, qui compensait l'incroyable vulgarité de ses manières, elle eut vite fait de se pousser dans le monde de la finance où elle n'eut point de cesse que les yeux des jeunes filles à marier ne fussent tournés vers son grand garçon de fils, à qui – nul n'en ignorait – elle faisait un établissement superbe relevé d'espérances considérables.

Il fallut que, dans ce temps, papa entrât en relation avec les Dussaussoy. Il leur rendit, à la mort de l'ancien notaire, je ne sais quel service dont ils se montrèrent, d'extérieur, plus reconnaissants peut-être qu'il n'était nécessaire.

Ce fut pour Mme Dussaussoy une occasion qu'elle ne laissa point tomber. Je pense bien qu'elle s'était enquis d'abord de notre état de fortune, qu'elle me savait fille unique et qu'elle n'ignorait point davantage le chiffre de ma dot. Il lui parut sans doute qu'avec mon caractère uni et mes goûts modérés je ferais une bru très présentable. J'avais refusé, dans l'intervalle, deux ou trois partis qui ne me plaisaient point ou n'avaient point l'air de convenir à papa. Maman, consultée, levait les mains au ciel et s'en remettait à nous deux du soin de se prononcer. Et il est vrai que, ne sortant guère, toujours affaissée et n'ayant d'yeux que pour ses chers bibelots, ma

pauvre maman était la personne au monde qui pouvait le moins porter un jugement sur quelqu'un.

Mais, cette fois, aux ouvertures assez nettes qu'elle fit à papa et où elle lui parla surtout *doit et avoir*, Mme Dussaussoy joignit un tableau, fort habilement présenté, des qualités morales de son benjamin. Elle le montra tel qu'il était en effet, ou qu'il me parut être, économe, ponctuel, travailleur, garçon de sens, sinon d'esprit, fils excellent qui promettait un mari modèle. Louis était en posture d'une charge d'auditeur au Conseil d'État. Je n'avais pas la moindre idée de ce que pouvait être cette charge, mais le titre sonnait agréablement. Et comme il fallait me décider, que j'avais vingt ans échus depuis l'avril, que je ne voyais point paraître à l'horizon le chevalier de la romance, que ce prétendant-ci en valait bien un autre – après quinze jours donnés à la réflexion –, je répondis que j'acceptais...

Seulement, désirant ne point acheter chat en poche et aussi par je ne sais quel pressentiment bizarre qui me faisait regarder les choses sous un jour tout transitoire, je voulus que le mariage ne fût point si précipité que le désirait Mme Dussaussoy et qu'on le remît au printemps de l'année suivante.

Il en fut comme je le demandais et, entre-temps, Louis admis à me faire sa cour... Oh! là rien d'extraordinaire: le classique bouquet du matin, quelques promenades, des soirées, l'Opéra-Comique et le Français. De passion peu ou point; mais, en retour, une assez bonne camaraderie.

Je lui montrai certain jour une lettre de Georges, à qui papa avait fait part de notre prochain mariage. Georges arrivait d'Extrême-Orient avec un congé de trois mois en poche. Nous pensions qu'il allait en profiter pour venir à Paris et nous donner quelques instants. Et c'était bien aussi, je crois, sa première intention. Or, dans sa lettre, après les compliments d'usage, il me disait que tout était changé et qu'il avait permuté avec un enseigne de ses amis en instance de départ

pour Tahiti. Impossible donc d'assister à mon mariage. Ce contretemps m'agaça un peu et, pour me revancher, je tournai la chose en plaisanterie.

– Quel dommage! dis-je à Louis. Moi qui me faisais une fête d'avoir Georges pour témoin! Un officier de marine, avec des aiguillettes, le bicorne et l'épée; cela eût si bien fait dans le cortège!

– Quel âge a votre cousin? demanda Louis.

– C'est un compte facile à établir, répondis-je. Georges a quelque cinq ans de plus que moi. J'en ai vingt...

– Et vous avez été élevés ensemble? M. Léizour n'avait plus ses parents?... Ce sont les vôtres qui se sont chargés de son éducation?...

– Oui, dis-je, subitement grave. Nous avons grandi dans cette maison jusqu'à son départ pour le *Borda*. Il avait alors dix-huit ans; moi, treize. Il revint chaque année passer son congé près de nous... J'avais seize ans, la dernière fois. J'étais une grande fille. Georges débarquait de son premier voyage sur le *Suffren*. Et, je ne sais pourquoi, il ne fut plus le même à mon égard. Il ne me tutoyait plus, il m'évitait. Sans doute trouvait-il qu'il n'avait pas de temps à perdre avec la fillette que j'étais restée à ses yeux. Il partit peu après pour les mers de Chine... Il y a quelque trois ans de cela...

– Et les trois ans écoulés, au lieu de vous revenir comme c'était tout indiqué, comme eût fait un autre, le voilà qui, au premier bruit de votre mariage, tourne bride et file au diable Vauvert?... Singulier! Singulier!

– Ah ça! Louis, demandai-je un peu interloquée moi-même, que prétendez-vous dire?

Il partit d'un grand éclat de rire, me saisit les mains, mais comme sa mère entra à ce moment, il les abandonna pour se tourner vers elle avec cette expression gênée et comme anxieuse de petit enfant pris en faute qu'il avait toujours en sa présence.

Mme Dussaussoy était, d'ailleurs, ou feignait d'être d'humeur accommodante, et il fallait l'attention que j'y ai mise depuis pour s'apercevoir que tout signe d'intimité entre Louis et moi lui causait une petite contraction nerveuse qu'elle dissimulait avec peine.

Il y a un fonds de jalousie, fort excusable d'ailleurs, chez la plupart des mères. Peut-être était-ce bien ce qui dérangeait, au premier abord, le bel équilibre de cette dame. Encore ne m'en inquiétais-je point trop. Mme Dussaussoy, le premier moment passé, devenait l'amabilité même, au point d'y mettre quelque excès. Cela se marquait à mille petites nuances imperceptibles. Et, par exemple, quoiqu'elle eût une alacrité singulière, un besoin de remuer la langue ou les bras qui faisait qu'elle ne demeurait pas une minute en repos ni en place, je la voyais qui se commandait assez pour demeurer des heures entières inoccupée près du fauteuil où sa grande lassitude physique clouait déjà ma pauvre maman.

Sans doute, ni à cette conversation languissante d'une valétudinaire ni aux petites manies où reparaisait la collectionneuse, elle ne prenait un si fort intérêt qu'elle eût voulu le dire; mais la politesse toute seule, quand le calcul n'y eût point eu de part, l'obligeait à ces tempéraments et, pour alléger son ennui, elle portait sur tout un coup d'œil d'examen qui avait l'air de soupeser chaque objet et d'en supputer la valeur marchande. Fort étrangère aux choses d'art, elle avait les plus réels haut-le-corps à l'énoncé de certains prix qu'on lui disait, en réponse à ses demandes, valoir de petits saxes ou des cabinets florentins d'un mètre de haut. Et la distinction affinée, tout à fait dix-huitième siècle aussi, de maman semblait la plonger dans le même ahurissement. Elle n'était pas loin de penser, je suis sûre, que cette distinction-là, comme le reste, devait coûter extrêmement cher.

Bien entendu, je n'ai fait toutes les réflexions qui précèdent, ou du moins une bonne part, que depuis nos récents mal-

heurs. Il a fallu ce jet de lumière crue pour m'édifier entièrement sur Mme Dussaussoy et son fils. Autrement, beaucoup d'angles chez eux, de plis et de poches me seraient demeurés obscurs jusqu'après mon mariage.

Cependant, plus je songeais à la soirée des Hugenheim, plus il me semblait délicat d'y prendre part à la veille d'une catastrophe comme celle qui nous menaçait. Mais je réfléchis que ce me serait peut-être une occasion unique de pénétrer les véritables sentiments de Louis et de sa mère, et que je ne devais point lâcher cette occasion. Je ne m'abusais point, je pense, sur les mérites de mon fiancé, mais il y en avait un que je voulais lui reconnaître, qui était la franchise. Il me paraissait fort juste de prendre les devants et de lui rendre sa parole, puisque aussi bien je n'étais plus en mesure de remplir la partie de notre contrat qui touchait nos apports réciproques. S'il avait été ruiné, j'aurais voulu qu'il agît de même avec moi, quitte à lui répondre que j'étais assez riche pour deux. Quant à penser que, de quelque façon qu'il l'accueillît, cette confiance pût porter préjudice à papa, c'eût été supposer trop de bassesse chez Louis et, de ce côté-là, j'étais tranquille...

Ce petit travail m'avait occupée une bonne partie du dîner. Quand maman se fut levée de table et que papa l'eut reconduite à sa chaise longue, j'alléguai je ne sais quel prétexte pour me retirer. Et, sitôt dans ma chambre, j'appelai papa.

– As-tu réfléchi, lui dis-je, que nous devons aller ce soir chez les Hugenheim ?

Il m'avoua que non. Je lui expliquai ce que j'y comptais faire. Il voulut m'en détourner, me pria d'attendre jusqu'au lendemain. Mais je lui fis sentir que, quelque tournure que prissent les choses, je ne serais pas fâchée de connaître une fois pour toutes si c'était ma dot ou moi qu'on épousait.

– Pauvre petite ! me dit papa. Ce n'est pas assez que je vous ruine, ta mère et toi. Il faut encore que je marche sur ton cœur...

Je me jetai à son cou.

– Non ! non ! ce n'est pas vrai. M. Dussaussoy ne m'est sans doute pas indifférent. Mais je puis t'avouer cela maintenant : je l'ai pris un peu pour moi, mais beaucoup aussi parce que je le tenais de ta main... Va, mon petit père, je ne mourrai pas encore d'amour cette fois-ci... Tu sais bien, je suis comme toi un petit esprit sage, raisonnable, trop raisonnable même (maman m'a-t-elle fait assez la guerre pour cette raison-là), et, avant d'aliéner ma liberté, je veux savoir exactement pour les beaux yeux de qui... Se peut-il une meilleure occasion ? Si Louis est le fiancé qu'il doit être, que je voudrais qu'il soit, sa conduite est tout indiquée. Il me dira : « Mademoiselle, je vous aime pour vous et non pour votre argent ; faites-moi la grâce de ne rien ajouter... » S'il tient un autre langage, s'il montre la moindre hésitation, eh bien je ne l'épouse plus ! Et c'est moi qui gagne au marché...

– Pauvre petite ! répéta mon père. Mais tu ne réfléchis pas que tu n'as pas affaire qu'à Louis. Il y a sa mère encore, sa mère surtout...

– Justement ça le mettra dans l'obligation de se prononcer entre nous deux. Je verrai ainsi ce que me réservait le mariage...

– Allons ! dit-il, fais à ta guise. Mais il ne faut pas t'abuser, mon enfant, l'intérêt est un puissant maître et il n'est point de vilenies qu'il n'inspire. Dieu veuille que ce ne soit pas le cas pour Louis Dussaussoy !

– Bon ! Combien de fois faudra-t-il te répéter que je n'en ferai pas une maladie ?

– Oui, dit-il encore, tu es jeune, tu as l'âge où l'on peut recommencer sa vie... Ce n'est point comme d'autres, ajouta-t-il d'une voix sourde. Il y a des coups dont on ne se relève plus...

J'essayai de le remonter ; je lui dis que maman et moi nous étions disposées à tous les sacrifices, que, s'il ne fallait que

réduire notre train de vie, il nous trouverait les plus raisonnables du monde et que, pour moi personnellement, je ne demandais qu'à décommander mes robes de la saison. Il hocha la tête sans me répondre. J'avais encore toute la simplicité de l'inexpérience. Ce mot de ruine ne me disait point la détresse profonde qu'il enfermait et je n'ai su que plus tard combien mes prétendus sacrifices étaient au-dessous de ce qu'exigeait la réalité.

Nous retournâmes au salon. Maman, qui se déroba le plus possible aux conventions mondaines, pria mon père de l'excuser près des Hugenheim. Il n'insista pas et nous allâmes seuls à la soirée.

J'avais une toilette lilas de Perse qui était une vraie trouvaille de Laferrière : une jupe cloche, comme on les bâtissait encore, avec trois godets bien arrondis par-derrrière sous une ceinture piquée d'un gros chou de tulle, un corsage froncé avec garniture de roses roi, des manches en vapeur, une aigrette pour la coiffure et le rang de perles fines que papa m'avait donné à la Noël...

Ma dernière robe de bal!...

On se récria quand j'entrai, mais il y eut quelques sourires chez les femmes et je crus observer qu'on nous faisait une figure différente dans certains groupes. Évidemment, on connaissait ou on soupçonnait notre déconfiture, et c'était la raison de ces mines au vinaigre. Je cherchai partout Louis Dussaussoy. Il me vit enfin et accourut... Mme Dussaussoy était à quelques rangées de là et me faisait signe de l'éventail. Je jugeai ainsi qu'elle n'avait rien su ou qu'elle était femme à passer sur des considérations d'argent. Mais je pensai qu'avant tout il me fallait prévenir mon fiancé, et, l'entraînant dans un des petits cabinets de verdure qui étaient ménagés dans la galerie, de but en blanc je lui défilai tout mon chapelet...

Mon Dieu, quel effondrement ! Il pâlit, il rougit, il faillit

me tomber dans les bras. Il ne trouvait pas un mot à répondre et vraiment je commençais à le prendre en pitié. Il semblait que ce coup lui était plus sensible qu'à moi-même. Et enfin, quand il eut repris son assiette, il s'épongea le front et d'un air – d'un air que je n'oublierai jamais ! – où il y avait du désespoir, de la stupidité, du cynisme aussi, avec un fonds de veulerie extraordinaire chez un homme de cet âge :

– Ah ! bien, dit-il, c'est maman qui va faire une tête !...

Et ce fut tout, tout. Non, vraiment, il ne trouva pas autre chose, pas un mot, un geste de regret ou d'excuse. Il jugeait tout naturel que je lui rendisse sa parole ; il ne songeait qu'à... oui, lâchons le mot... à l'embêtement où cela les mettait tous les deux, sa mère et lui : un si riche parti, les négociations poussées si loin, le mariage fixé et l'obligation de tourner court, de chercher placement ailleurs, quel aria ! Car de penser qu'il pouvait me prendre sans dot, il connaissait assez sa mère, je suppose, pour que l'idée ne lui en vînt pas un moment. Et quoique je ne l'aie point quitté des yeux tout ce temps, je ne lus rien d'autre chez lui que ce navrement grotesque d'avoir à changer son siège et à courir les hasards d'une nouvelle candidature. Joli, n'est-ce pas ? J'en mords mes lèvres, quand j'y songe. Pour la première fois que je voyais à nu un cœur d'homme et que je pouvais éprouver la sincérité de ses protestations, l'expérience était si odieuse que j'ai bien juré de ne m'y plus exposer jamais...

Cette scène avait pris je ne sais combien de temps et j'y songeai tout à coup.

– Rentrons, dis-je, voulez-vous ? On pourrait s'apercevoir de notre absence, et d'ailleurs nous n'avons plus rien à nous dire.

Il se leva comme un hébété et, au moment de quitter la galerie :

– Merci tout de même d'avoir eu la pensée de me prévenir. Croyez que...



– De grâce ! fis-je.

– Vous ne m'en voulez pas au moins ?

– Ni à vous ni à personne.

– Tant mieux ! Parce que, vous comprenez, c'est déjà bien assez de désagréments comme cela... Si encore les choses n'avaient pas été aussi avancées !... Mais à deux mois de notre mariage !... Franchement votre père aurait pu...

– Ah ! non, cette fois, vous passez les bornes... Filez !

Je ne me possédais plus et le poussai par les épaules dans le salon. Je le vis qui se penchait à l'oreille de Mme Dussaussoy et, peu après, suffoquée, incapable d'en supporter davantage sous l'œil de père, qui avait tout deviné du premier coup, et qui, pourtant, continuait de causer froidement dans un groupe où se trouvait le baron, je demandai à rentrer sous un prétexte quelconque. Papa prit congé de ces messieurs et, une fois dans la voiture, se jetant sur mes mains :

– Eh bien ?

– Eh bien, dis-je, papa, c'est toi qui avais raison.

– Mon enfant, ma pauvre enfant !

Mais je recommençai la scène d'après dîner et cette fois au vrai naturel, avec tout le dégoût qui me soulevait le cœur, et je lui jurai qu'il n'y avait pas chez moi le moindre dépit d'amour, qu'au contraire j'étais ravie, pour mon compte, de ce qui était arrivé, que cela m'avait permis de juger les Dussaussoy, et que j'emportais cette conviction que mon mariage eût été une sottise et une mauvaise opération.

Toutes ces protestations n'eurent malheureusement aucun effet. Papa n'arrivait pas à réagir...

J'attendis le lendemain et les jours qui suivirent dans une anxiété mortelle. Les Dussaussoy n'avaient pas reparu. Maman s'en étonna et je pris le parti de lui dire une moitié de la vérité, qui était que ce mariage ne me plaisait décidément pas et que j'avais fait un coup de tête. Elle me gronda un peu et n'en parla plus. Tous les soirs, quand papa rentrait de

la Bourse, je lisais sur sa figure les mauvaises nouvelles qu'il rapportait. Maman n'était préparée à rien ; c'était la volonté formelle de père et je n'avais pu aller contre.

Enfin, un soir, lui qui était l'exactitude même et qui nous prévenait toujours de ses moindres absences, il ne rentra pas dîner. Nous l'attendîmes fort tard, et ce ne fut qu'après neuf heures sonnées qu'une voiture s'arrêta devant l'hôtel. On montait... Ce n'était point le pas de père, mais de quelqu'un sans doute qui venait de sa part ou à son sujet. Effectivement, M. Picard d'Arnouville, un vieil avoué de nos amis, originaire de Saint-Brieuc et qui avait connu maman toute petite, demanda instamment qu'on le voulût bien recevoir. Il avait une figure de circonstance et tout de suite j'appréhendai un malheur. Il prit ma main et celle de ma mère, les réunit dans les siennes, et nous dit avec un ton pénétré :

– Soyez fortes toutes les deux...

Maman s'était levée de sa chaise ; elle était extrêmement pâle et moi toute haletante.

– Qu'y a-t-il, par grâce ? demandai-je à M. d'Arnouville. Papa est mort, n'est-ce pas ?

Il baissa la tête.

– Ah ! dis-je, j'en étais sûre...

– Il y avait encore quelque espoir quand je l'ai quitté, reprit M. d'Arnouville, mais bien faible. Votre malheureux père, mademoiselle, a été frappé d'une hémorragie cérébrale en sortant de la Bourse, il y a quelques heures. Aucun de ses amis n'était là. On a fait chercher un agent et on l'a transporté dans une pharmacie voisine, où on lui a donné les premiers soins. Par hasard, il n'avait point de papiers sur lui, et c'est miracle si, passant dans la rue Jodelet et voyant un attrouplement, je l'ai reconnu à travers les carreaux...

– Menez-moi rue Jodelet, dis-je à M. d'Arnouville. Je le veux. Il le faut...

Ma pauvre mère n'en avait pu tant supporter. Elle était

retombée toute suffoquée sur sa chaise et on s'empressait autour d'elle. Je pris le bras de M. d'Arnouville, qui avait gardé à tout hasard sa voiture, et nous partîmes au grand trot vers la Bourse. M. d'Arnouville m'expliquait qu'il y aurait eu un danger extrême à transporter tout de suite mon père à la maison.

– Dites-moi tout, dis-je. Papa était complètement ruiné, n'est-ce pas ?

Il me fit signe que oui, et je compris qu'il était plus au courant des choses qu'il ne voulait dire. Mais la voiture s'arrêtait et je n'attendis pas qu'on ouvrît pour me précipiter au-dehors et de là dans la pharmacie.

Je trouvai papa dans l'arrière-boutique, couché sur un lit de sangle qu'on y avait dressé, et qui ne respirait plus. Cette vue m'affola. Je me jetai sur lui avec tant de force qu'on eut peine à me détacher de son corps. Je ne sais comment je revins à la maison. Je ne pensais plus ; je ne vivais plus et tous les autres détails de cette affreuse nuit m'ont complètement quittée. C'est au matin seulement que je repris conscience de mon malheur. J'en embrassai toute l'étendue avec cette lucidité effroyable qui suit le réveil et qui fait paraître les choses dans une sorte de nudité où l'imagination ni le raisonnement n'ont encore eu le temps d'ajouter aucune draperie...

M. d'Arnouville fut vraiment, en ces conjonctures, notre providence terrestre. Il s'occupa des obsèques, empêcha qu'on mît les scellés partout et se porta notre caution. L'état de maman la condamnait à une immobilité presque absolue et nous plaçait dans l'obligation de lui cacher une partie de la vérité. Mais la raison et le courage m'étaient revenus et j'aidai M. d'Arnouville de mon mieux. Il nous força, pour attendre, d'accepter l'hospitalité de Mme d'Arnouville et, avec de grands ménagements, finit par tout révéler à maman.

Notre ruine était complète. Papa laissait un passif de sept millions, que couvraient heureusement des titres de propriétés

en Touraine et, à Paris, notre petit hôtel du boulevard Malesherbes et les richesses qu'il contenait. Mais il fallait tout vendre, et jusqu'aux chers bibelots de maman. Je pensais que ce lui serait le plus douloureux crève-cœur, à elle qui n'avait vécu jusqu'alors qu'avec eux et pour eux. Mais elle ne montra pas un regret, et mon amour et mon respect s'en accrurent d'autant à son endroit...

12-17 avril

Que te dirai-je, mon pauvre journal? Nos différences payées, les voitures, le mobilier, l'hôtel, les maisons et les fermes vendus, il nous resta tout juste, d'argent liquide, 135 000 francs.

C'était plus que je n'espérais et il est bien certain que, sans M. d'Arnouville et la conscience scrupuleuse qu'il mit à débrouiller nos affaires, il nous eût fallu descendre dans la rue. Mais le pis n'était point là. Les enchères de l'hôtel avaient été poussées assez loin : en fin de compte, il resta à Mme Dussaussoy. Je l'appris de M. d'Arnouville, qui savait nos anciennes relations et qui voulut me le cacher d'abord. Mais certains mots me mirent sur la voie et, comme je lui témoignais mon dégoût pour cette conduite singulière, il me dit :

– Ah! comme vous avez raison!

Et jugeant sans doute que ce qu'il ajouterait, loin de me donner du regret, ne pouvait après tout que me consoler de n'être pas devenue Mme Dussaussoy junior, il me confia que la plus âpre à la curée des bibelots de ma pauvre mère avait été précisément cette même femme d'une éducation toute grossière et qui ne connaissait la valeur d'aucun objet que par les estimations que nous lui en avions faites.

– Que voulez-vous, ma petite amie? me disait ce bon M. d'Arnouville. Elle se figure peut-être qu'une fois dans les pantoufles de madame votre mère elle cessera d'être Mme Dussaussoy tout court et prendra un peu de cette dis-

inction qui lui manquait jusqu'alors. C'est le raisonnement de tous les parvenus...

Et ce fut encore M. d'Arnouville – lui, toujours lui! – qui nous dénicha, par l'intermédiaire d'un homme d'affaires de Saint-Brieuc, cette petite maison de Rûn-Rouz où nous sommes installées depuis trois mois. L'état de maman donnait des inquiétudes à ses amis. On consulta. Il n'était que temps d'aviser, paraît-il : l'air de la mer lui fut ordonné, mais un air qui ne fût ni trop vif ni trop tiède continûment, et il n'en était point qui lui convînt davantage que celui de la Bretagne.

Encore fallait-il trouver une maison qui ne fût point tout à fait sur la grève, sans en être trop éloignée, et tournée de telle sorte que quelque mouvement de terrain l'abritât contre le nord. Enfin le prix n'en devait point être trop élevé, et c'était le plus délicat de tout. Mais une occasion s'offrit à point, que M. d'Arnouville s'empressa de saisir. À la vérité, il ne connaissait point, non plus que nous, l'habitation qu'on lui proposait, et, si l'assiette et l'exposition en répondaient à nos désirs, on ne celait point que le cadre en eût quelque austérité, même pour des blessées de la civilisation.

C'était une maison bretonne couverte en tuiles rouges, dont le grenier avait été transformé par son dernier propriétaire au moyen d'un léger exhaussement du mur d'arrière, où l'on avait percé une grande baie qui donnait de plain-pied sur une terrasse. Cela faisait de ce côté une espèce de chalet suisse, tandis que l'autre gardait son air breton. Un petit jardin planté de saules maigres et de lilas, des communs, un potager et un bois de pins tenaient le circuit. La mer était à trois champs de là; elle poussait une pointe sur la droite, dans une petite anse étranglée; on la voyait aussi, vers le large, qui découpait entre deux roches énormes son triangle d'azur sombre. Mais comme elle ne paraissait point autrement, qu'une chaîne de petites collines la masquait au nord et à l'ouest qui recevait le premier assaut des vents, c'était

l'exposition qui pouvait le mieux convenir. Nous passâmes sur quelques menus inconvénients, tels que l'éloignement de tout centre habité, le méchant état des routes, la maussaderie du paysage qu'on disait exclusivement de rochers et de landes. Le prix demandé, 6 500 francs, une misère jadis, n'excédait point nos ressources. Encore M. d'Arnouville le fit-il rabattre à 6 000 francs.

– Il faut bien compter, nous dit-il, que les réparations, le mobilier, les frais d'installation monteront à presque autant... Pour le mobilier, vous le choisirez vous-mêmes à Paris. C'est le procédé le plus économique, et, quant aux réparations urgentes, j'y vais donner ordre d'ici...

Ma pauvre maman répondait *amen* à tout cela. Nous avions renvoyé nos domestiques, à l'exception du cocher et de la cuisinière qui étaient mariés, bretons, et à notre service depuis près de quinze ans. Je leur avais fait entendre que nous ne pouvions les garder ni les payer comme autrefois. Mais ils insistèrent d'une façon si pressante, consentant à toutes les diminutions, s'offrant même à ne plus recevoir de gages, que je ne sus comment faire. Je ne voulais point accepter le sacrifice qu'ils me proposaient et j'en étais cependant fort touchée.

– Ah! si Mademoiselle était consentante, dit enfin Yvon, il y aurait un moyen qui arrangerait tout...

– Et lequel? demandai-je par curiosité.

– Dame, je ne sais pas trop comment m'expliquer... Cause donc pour moi, Gertrude, dit-il à sa femme. Tu as la langue mieux pendue et tu sauras mieux débrouiller la chose...

– Vaire, on peut toujours essayer, dit Gertrude, avec son grasseyement gallot. Mam'selle nous mangera point pour lui dégoèser ce que j'avions sur le cœur. Quoèque ça, c'est p't-être ben délicat ce que j'allions lui demander...

– Parle, ma bonne Gertrude, dis-je en souriant.

– V'là, dit Gertrude. Paraît qu'on a entendu dire à mam'selle

qu'elle allait habiter en Bretagne. J'en savions point davantage. Tout de même, si c'était des vérités, la Bretagne, c'est quasiment notre pays aussi à nous, quoique je soye née native de Pontorson ou's qu'on dit qu'il y a plus de Normands que de Bretons. Alors, comme c'te Bretagne est un vrai paradis sur terre et que j'avions toujours eu dans l'idée d'aller finir nos jours par là, c'est p't-être une occasion toute trouvée. On avions ben quelques économies, Yvon et moi, de quoè bâtir une petite maison et acheter un champ avec une vaque... Et j'avions pensé tous les deux que si ça gênait pas trop mams'elle que nous habitions dans son voisinage, ça serait une vraie bénédiction du bon Dieu pour nous d'aller de son côté de préférence à un autre...

Ingéniosité du cœur des pauvres gens ! Peu s'en fallut que je ne sautasse au cou de Gertrude et d'Yvon pour les remercier de leur belle trouvaille !

– Il y a mieux, leur dis-je, quand mon émotion fut calmée... Cette petite maison que vous voulez faire bâtir, elle existe, et maman et moi nous vous en ferons volontiers cadeau : c'est la petite maison qui touche à l'étable, dans le plan que j'ai là. Il y suffira d'un crépi neuf pour la rendre habitable, et rien n'empêchera Yvon, par surcroît, de cultiver le champ pour son compte et de mettre une vache dans l'étable. À une condition pourtant...

– J'les acceptions toutes, mams'elle, dit Gertrude à demi suffoquée de reconnaissance...

– Non ! non ! repris-je, il n'y en a qu'une pour chacun de vous et je pense qu'elle ne vous sera pas trop pénible : c'est qu'Yvon daigne loger à côté de sa vache un âne que nous avons l'intention d'acheter et que Gertrude veuille bien donner les conseils de son antique expérience à la petite paysanne que nous prendrons pour servante...

– Ah ! mademoiselle ! mademoiselle ! s'écrièrent tout d'une voix les excellentes gens...

Et Gertrude, qui avait décidément le génie de l'organisation à distance, d'ajouter en son patois de Pontorson :

– J'voyons ça d'ici, mam'selle... Yvon soignera les aumailles et le jardin, et moé je resterons près de madame et mam'selle pour leur confectionner des petits plats... Ah ! la bénie demoiselle que j'avions là, mon pauvre Yvon!...

J'eus beau protester, alléguer que je n'en désirais pas tant, qu'il ne s'agissait point pour elle et son mari de se remettre ainsi à notre service, mais de nous aider seulement dans quelques petits travaux de ménage, ni Gertrude ni le brave Yvon n'en voulurent démordre et, quelques jours après, il me fallut agréer une nouvelle concession et laisser Yvon prendre les devants sous prétexte de surveiller les travaux d'installation et d'acheter la vache et l'âne.

Enfin, le 8 février au matin (j'ai noté la date dans ma mémoire) nous prîmes congé de ce bon M. d'Arnouville. Il nous accompagna jusqu'au train et nous fit diverses recommandations. Je me souviens aussi qu'il m'adressa en partant une petite phrase assez mystérieuse où le nom de Georges tombait le plus singulièrement du monde. Je n'y pris point garde sur le moment. Nous emportions avec nous un plein wagon de bagages, tout un mobilier complet (oh ! bien simple, bien différent de l'ancien) à destination de la gare la plus proche de Rûn-Rouz, qui est Lannion. J'avais emballé ma pauvre maman de mon mieux dans des couvertures et des châles. Gertrude était dans notre compartiment... Que je n'aie point eu un crève-cœur en disant adieu à tant de choses aimées, ce serait mentir. Et pourtant il y avait comme un soulagement pour moi à la pensée que le plus dur était fait, que ces six mortelles semaines qu'avait duré la liquidation paternelle étaient définitivement enterrées...

Il ne nous reste presque plus rien du passé. Les quelques bribes qu'en a pu sauver M. d'Arnouville sont des souve-



nirs de famille et une grosse malle pleine de parchemins qui viennent de mon grand-père et où maman était la seule à se reconnaître. Il paraît qu'entre autres papiers de valeur (des valeurs de tout repos, comme disait papa en plaisantant) il s'y trouve une charte du... oui, du neuvième siècle consacrant nos droits à la succession du roi Arthur ! En attendant, il nous demeure, Rûn-Rouz et le mobilier une fois payés, 128 000 francs sur lesquels nous avons gardé 6 000 francs pour les dépenses de première installation qui seront assez grosses. Le reste a été placé par les soins de M. d'Arnouville, partie en rentes sur l'État, partie sur premières hypothèques à 4%. Cela nous fait un revenu moyen de 6 000 francs. Ce n'est guère, mais avec de l'économie on peut joindre les deux bouts...

À la gare de Lannion, nous trouvâmes Yvon qui nous attendait avec une grande charrette de roulier pour les meubles et une petite voiture basse, toute coquette, peinte de rouge et de jaune, attelée d'un âne blanc, qui était pour maman et pour moi. Nous déjeunâmes à l'hôtel. Yvon et Gertrude prirent les devants. J'avais voulu conduire moi-même « mon » âne ; s'il était rétif, capricieux ou sournois, il ne le montra pas toujours cette fois-là. Il nous mena d'un petit trot cadencé jusqu'à Trégastel. Je m'informais de temps à autre de la route. Au tournant d'une montée, j'aperçus dans la lande un pignon quadrillé, un toit de tuiles, un balcon, quelques pins et des saules : c'était Rûn-Rouz. À la barrière nous attendaient Yvon et Gertrude, avec une petite fille de treize à quatorze ans qui fit un grand salut en tenant les deux pointes de son tablier et rougit jusqu'aux yeux.

– C'est la bonne de madame et de mademoiselle, dit Yvon.

Gertrude l'écarta vivement du coude.

– Faites excuse, mam'selle. Yvon voulait dire que c'était la nouvelle femme de chambre. Cuisinière j'étions et je restions, pour vous servir...

– Va pour femme de chambre, dis-je en sautant de mon siège et en rendant la bride à Yvon, tandis que Gertrude aidait maman à descendre... Et comment t'appelles-tu? demandai-je à l'enfant.

Elle me regarda, passant du rouge à l'écarlate, et ne répondit rien.

– Vaire! dit Gertrude qui s'avança. Encore un tour d'adresse de ce grand niguedouille: figurez-vous, mams'elle, que la p'tiote ne sait pas un mot de français. V'là ce qui s'appelle choésir, par exemple...

Le pauvre Yvon parut tout décontenancé, mais l'éclat de rire dont j'accueillis la découverte le rassura un peu.

– Grouille-toè donc, toè, dit Gertrude avec une feinte rudesse à l'enfant. Tu ne voès pas que mam'selle est tout emberlificotée de ses paquets...

Elle donnait le bras à maman qui, à petits pas, gagnait la maison et, par instants, s'arrêtait pour regarder ce clos plein de fleurs et d'herbes sauvages, les maigres saules qui floconnaient dans le vent, et de tous côtés, à l'infini, la lande âpre et roussie par l'hiver.

– C'est là que je vivrai désormais... dit-elle avec un pâle sourire.

– Oui, dis-je, mère, en l'embrassant, c'est là que nous vivrons ensemble, toutes les deux, toujours...

14 avril

... Trois petits coups grattés à la porte. C'était Fante, notre nouvelle femme de chambre, comme dit Gertrude, qui venait m'annoncer que le potage était servi.

Elle est jolie comme tout, cette petite Fante, avec sa coiffe en spirale qui fait qu'elle a l'air de sortir d'une conque, ses yeux de source, ses dents aiguës et son teint rose. Elle baragouine déjà quelques mots de français et, en retour, elle m'a enseigné quelques mots de breton. Mais ce n'est qu'un com-

mencement : j'ai résolu de me mettre sérieusement, scientifiquement, à l'étude de l'idiome national. Je suis bretonne aussi, moi, par maman du moins, qui est une Léizour de Kerduel tout ce qu'il y a de plus pur. Et ma table est déjà encombrée de grammaires, de colloques, de glossaires. Oh ! j'arriverai, j'arriverai...

En attendant, Fante a interrompu mon journal. J'en avais, j'en ai tant à conter, si je ne veux rien oublier, pour ces trois mois où je n'ai point écrit une ligne. Et vraiment où y aurais-je eu la tête ? Point à Paris toujours. Ni même à Rûn-Rouz les premières semaines de notre installation. Que de choses, mon Dieu, sur les bras, et qu'une ménagère qui se respecte a donc d'occupations ! Il me fallait cette expérience pour le savoir. Petite fille gâtée qui ne pensais qu'à tes chiffons, à tes poupées et aux papotages des petites amies, te voilà bien punie, cette fois. Punie ? J'exagère bien un peu. La vérité est que je prends très au sérieux mon nouveau rôle de maîtresse de maison. Maman m'a délégué ses pouvoirs, et il le fallait bien. Elle est toujours très affaissée ; l'anémie, du moins, a un peu cédé ; il y a du mieux déjà, m'a dit notre médecin, M. Le Dentu, qui la vient voir une fois par semaine. Mais il ne faut pas d'agitation ; maman doit être l'objet des plus grands soins. J'y veille, et la bonne Gertrude avec moi. Nous ne la quittons guère l'une ou l'autre. Le climat lui est bon. Elle sort un peu dans le clos où nous la couchons sur sa chaise. Mais ces paysages, ces landes, ces rochers ne sourient guère à sa mélancolie...

Mon Dieu, j'avais d'abord la même impression qu'elle. Et j'en suis revenue.

D'abord la lande, en ce moment, est divine. C'est une autre mer, qui roule des vagues d'or et qui a toute la variété, tout l'imprévu de la mer. Puis les rochers sont une végétation si singulière et si appropriée de ce pays-ci ! Ils sortent de terre un peu partout. Ils ont toutes les formes : de cynocéphales,

d'éléphants, de tortues, de chameaux accroupis et debout. Une vraie ménagerie d'apocalypse !

Mais le plus extraordinaire de tous est un rocher que je vois de ma fenêtre et dont la base plonge dans la mer. Il est bien haut de soixante pieds et il reproduit, avec une netteté de médaille, le profil d'un roi barbare, dont la tiare est dessinée par les échancrures qu'a creusées la pluie. De fait, on l'appelle ici le roi Gradlon... Gradlon, Ys, Morgane... Toujours ce même souvenir qui revit dans la pierre, comme sur la lèvres des hommes...

Encore n'est-ce point tant leur forme que leur nuance qui me séduit dans ces blocs monstrueux. J'ai voulu en examiner un de tout près pour savoir d'où venait cette bigarrure qui se fondait de loin en une teinte d'un gris infiniment doux. Il s'y trouvait d'abord de petits lichens bruns, puis, par places, dans les creux, de minuscules mousses de velours vert, mais surtout une sorte de moisissure argentée, d'efflorescence blanchâtre, dont mon ignorance de la botanique ne me permet pas de dire si c'est un polype ou une végétation, et enfin un lichen d'une autre espèce, tout d'or, d'un or magnifique et profond. C'est là, presque pour tous les rochers, l'habit qui les vêt. Et ce brun, ce vert, cet argent et cet or mêlés au rose tendre de la pierre, là où la pierre est à vif, font quelque chose de délicieux et que je ne trouve pas de nom pour exprimer. Ou plutôt si, j'en sais un : c'est le nom même que porte la Bretagne en breton : *Breiz*. Cela veut dire bigarré, tacheté, nuancé, et c'est tout à fait cela. Ceux qui ont baptisé la Bretagne ne pouvaient choisir un mot plus juste, qui rendit mieux l'impression que donne du premier coup cette péninsule granitique, cette grande échine de roc plongeant dans la mer, avec sa fauve toison de landes courtes, ses bois secrets et sa pâle lumière...

Et puis, et puis, ce n'est pas tout que le paysage : il y a l'homme aussi, à qui ne fait point attention ma pauvre maman et qui a bien son intérêt, quand on creuse un peu.

Nous n'avons point de voisins immédiats, mais en trois sauts je suis chez Guill, chez Jakès ou chez Jean-Marie.

Ç'a été l'un de mes premiers soucis, cette connaissance à faire de notre entourage. Fante aidant, j'y suis à peu près arrivée. Nous nous servons de truchement l'une à l'autre, et, d'ailleurs, les portes ici n'ont pas de serrure, ou bien la clef est sur la porte : il n'y a qu'à entrer. On se « bonjour », on se cale sur le banc-dossier ou dans le classique fauteuil de chêne qui lui fait vis-à-vis au coin de l'âtre, et, tant bien que mal, on bavarde...

Par exemple, il y a des ménages où je n'entre plus, et celui des Lissillour pauvres pour commencer. Je les plaignais de tout mon cœur, je leur voulais du bien ; j'avais tort : leur saleté est fille de leur paresse, et ils la cultivent avec un soin quasi religieux. Ils ont une grande ferme, cinq ou six corps de bâtiments, un moulin, dont ils ont laissé tomber la toiture, ne se réservant qu'une façon d'étable qu'ils partagent avec leur vache. Et les champs restent en jachère ; les bâtiments achèvent de se lézarder ; le purin croupit devant la porte. Ils regardent cette fange et s'y complaisent. Quand le pain manque, l'une des sœurs (elles sont deux, presque innocentes, avec leur frère, qui n'est pas mieux loti) prend un bâton et une besace et s'en va faire le tour de la paroisse. On sait qu'ils ne sont pauvres que par leur volonté et on leur donne tout de même. Cela m'agace, et je n'ai point pénétré encore le sens de cette charité singulière...

Bien d'autres choses m'étonnent dans ce pays-ci, dont un commerce plus intime me permettra sans doute de saisir un jour ou l'autre la raison. En attendant, ma prédilection est toute tournée, peut-être à cause de l'intérêt que je porte à la petite Fante, vers un chaume de vieux pêcheur, dont je vois d'ici le pignon mangé de lierre sombre, à mi-côte du hameau de Bringuiller.

C'est là qu'habitent le grand-père de Fante et son frère, le

petit Fanchic, plus âgé qu'elle de treize mois. Le grand-père de Fante s'appelle Guézennec, mais on ne le connaît ici que sous le nom de Fanch-goz<sup>1</sup>.

Fanch, Fanchic et Fante faisaient un même ménage avant notre arrivée, et, comme ce ménage n'était point riche, ils ont consenti à se séparer.

C'est ainsi que Fante est devenue notre femme de chambre. Elle gagne de ce chef cinq francs par mois, qu'elle porte religieusement à son grand-père (cinq francs, une fortune, quand les vachères et les filles de ferme ne sont payées qu'à raison de quinze écus l'an, et j'habille encore Fante avec mes vieilles robes!). Le vieux travaille cependant; quoiqu'il ait gagné depuis longtemps sa retraite, les soixante-seize francs de pension qu'elle fait par trimestre ne lui suffisaient pas pour vivre et élever Fante et Fanchic. Il tient toujours la mer, sur un bateau presque aussi vieux que lui, radoubé sur toutes les coutures et qui passe encore pour solide. Je doute pourtant qu'il trouvât un assureur. N'empêche que, sur cette coque, où je me suis aventurée trois ou quatre fois à l'insu de maman, Fanch et Fanchic s'en vont jusqu'aux Sept-Îles et aux Triagoz, à six lieues au large, pêcher le congre et la merluche. Fanchic tient l'écoute et Fanch-goz le gouvernail. Tous deux sont fins manœuvriers. Mais il est vrai que l'enfant, avec sa figure rose comme celle de Fante, les mêmes yeux d'aigue-marine et un air de famille qui ferait que, coiffés pareillement, on aurait peine à les distinguer l'un de l'autre, est râblé comme un homme de vingt ans. Et il n'en a pas seize...

Ma joie, quand le gros temps ou quelque fête chômée (elles abondent en Bretagne) retient les Guézennec à la maison, est de pousser jusqu'à chez eux avec Fante. Nous grimpons par le sentier de ronde, entre une double haie d'épines-vinettes, de ronciers, de fenouil et de menthe sauvage, jusqu'à la

1. Le vieux François.

*dossen*<sup>1</sup> où s'abrite contre le terrible noroît le petit chaume des pauvres gens.

Un mur tout de guingois, en pierres sèches et roches naturelles, danse autour du jardin, grand tout juste comme un mouchoir de poche. Mais ce mouchoir brille, aux beaux jours, de plus de couleurs qu'un tapis d'Orient et toute la flore des chansons populaires, marjolaine, verveine, turkentin, y est représentée; il s'y voit même un cerisier nain. Le filet fait la sieste au soleil sur le mur avec les lignes de pêche; les crocs et les autres engins pendent à des clous le long de la maison. Elle domine l'étroite baie des Coz-Stankou, les îles, Trégastel et toute la mer, de Ploumanac'h aux Peignes... Et, de là, perchée sur le mur, tandis que Fante tricote, que Fanchic assouplit des baguettes de noisetier pour un casier neuf et que Fanch-goz, sa bouffarde aux dents, raccommode son filet ou ses lignes, je prends ma leçon de topographie...

Voici les deux routes qui mènent à la Communauté, la route de grève et la route de champs. Trégastel est cette petite calotte blanche et rouge qui coiffe la hauteur par-derrière. Notre-Dame de la Clarté, Pleumeur, Trébeurden, trois clochers en aiguille, tricotent l'horizon à la file. Ce bouquet d'arbres, c'est Kergunteuil (on m'y signale un dolmen qui vaut celui de Locmariaquer); cette petite anse, à droite, Roscané. Puis ce sont les îles: Jaouen, Bivic, Seigle, dans la baie des Coz-Stankou; Morvic, Erc'h, Enezveur (l'Île-Grande), dans la baie de Keraliès...

Maie quelle est donc celle-là, d'où émergent des toits aigus et que lace un corset de murailles si hautes qu'à peine distingue-t-on le sommet d'un tertre, des arbres et une grande terrasse de jasper vert régnant sur le nord?

– L'île d'Aval, répond Fanch-goz entre deux bouffées, l'île du roi Arthur et de la fée Morgane...

1. Monticule.